

## NORMES ET CONTENUS

DANIEL LAURIER

Département de Philosophie,  
Université de Montréal,  
C.P. 6128, succ. Centre-ville,  
MONTRÉAL, QUÉBEC H3C 3J7  
CANADA

*Daniel.laurier@umontreal.ca*

You can only depend on one thing  
You need a busload of faith to get by

Lou Reed

*Abstract: Dans la première partie de cet article, je distingue entre plusieurs manières de comprendre la thèse selon laquelle la signification serait essentiellement normative. Je suggère que dans l'esprit de ceux qui l'ont défendue, cette thèse vise principalement la notion de contenu intentionnel conceptuel, bien qu'elle pourrait aussi concerner le contenu non conceptuel. Dans la deuxième partie, je montre comment la stratégie déployée par Brandom (1994) pour fournir une explication normative du contenu conceptuel pourrait permettre de préserver la perspective interprétationniste de Davidson tout en évitant certains des écueils auxquels elle semble être confrontée, à condition toutefois qu'elle admette l'existence de contenus non conceptuels. Je termine en mentionnant quelques-unes des questions auxquelles cette nouvelle forme d'interprétationnisme devra éventuellement répondre.*

*Key-words: Normes; contenus; langage; Davidson; Brandom.*

### 1. LE CAHIER DES CHARGES

On peut tenir pour acquis que ceux qui affirment que la signification est normative veulent par là soutenir que:

(NoS) il est *nécessaire* de faire usage d'au moins quelques termes normatifs pour expliquer la signification<sup>1</sup>, et que ceux qui affirment que la signification est naturelle veulent par là soutenir que:

(NaS) il est *possible* d'expliquer la signification en termes exclusivement naturalistes.

Il est facile de voir que ces deux positions ne sont pas incompatibles et que seul un naturaliste (sémantique) radical, c'est-à-dire un naturaliste qui soutient non seulement que la signification peut être expliquée en termes exclusivement naturalistes, mais aussi que les termes normatifs ne se réduisent pas à des termes naturalistes, devrait s'inquiéter de ce que la signification puisse s'avérer être normative; car il serait alors acculé à l'irréalisme sémantique. Il est donc exagéré de présenter le caractère normatif de la signification comme une objection au naturalisme sémantique, puisqu'il est parfaitement compatible avec une forme de naturalisme plus modérée (et plus répandue), qui ambitionne de montrer que le monde naturel peut accueillir des normes. Autrement dit, la compatibilité du normativisme sémantique et du

---

<sup>1</sup>Il y a naturellement beaucoup de confusion et d'incertitude entourant la question de savoir en quoi consiste la normativité. Mais même sans se prononcer sur ce qui fait qu'un énoncé ou une proposition comptent comme normatifs, il suffit pour mon propos de s'entendre sur le fait qu'un terme ou un concept normatif est essentiellement un terme ou un concept dont l'usage contribue normalement à faire en sorte que certains des énoncés ou des propositions où il est utilisé comptent comme des énoncés ou des propositions normatifs. Expliquer la signification en termes (partiellement) normatifs c'est donc tout simplement produire une explication de la signification qui fait essentiellement usage de termes normatifs (c'est-à-dire, de termes tels que "correct" ou "justifié"), ce qui, il est bon de le souligner, n'implique ni que les énoncés ou les propositions sémantiques soient eux-mêmes normatifs, ni même qu'ils puissent être paraphrasés en termes normatifs.

naturalisme sémantique dépend du sort de cette troisième thèse, qu'on peut appeler le naturalisme normatif, et selon laquelle:

(NaNo) il est possible d'expliquer les normes en termes exclusivement naturalistes.

C'est cette thèse qui sépare ce que je viens d'appeler le naturalisme modéré (qui l'accepte) et le naturalisme radical (qui la rejette). Le naturaliste radical, s'il veut professer le réalisme sémantique, n'a pas d'autre choix que de rejeter la thèse de la normativité de la signification. Comme le naturalisme modéré est infiniment plus populaire que le naturalisme radical<sup>2</sup>, on ne peut que s'étonner de ce que la normativité de la signification ait été généralement perçue comme ce qui fait principalement et ultimement obstacle au naturalisme sémantique.

Soutenir que la signification est essentiellement normative, ce n'est pas nécessairement soutenir que tous les aspects ou toutes les composantes de la signification sont normatifs, de sorte qu'il suffirait de montrer que l'un ou l'autre aspect ne peut être expliqué qu'en termes normatifs pour avoir établi la thèse de la normativité sémantique. Il s'ensuit que si ce que Dummett par exemple appelle la force est bel et bien une composante de la signification, alors il suffit de montrer que la force ne peut être expliquée qu'en termes normatifs pour tenir la normativité de la signification pour un fait établi. Or cela ne semble pas être une entreprise très périlleuse, dans la mesure où il est naturel de supposer que la force d'un énoncé a quelque chose à voir avec ce que les différents participants impliqués dans un échange verbal sont supposés faire avec cet énoncé, ou avec la manière dont ils sont supposés réagir à cet énoncé. Mais la force n'est pas universellement reconnue comme une composante de la signification, et surtout, il est passablement clair que les partisans de la normativité de la signification

---

<sup>2</sup>À ma connaissance, il y a très peu de naturalistes radicaux, ou du moins très peu qui s'affichent comme tels. Cette distinction entre naturalisme radical et naturalisme modéré est expliquée davantage dans Laurier (2000).

visent principalement la notion de contenu, et qu'ils n'auraient guère de quoi se réjouir s'ils apprenaient que la force est normative, alors que le contenu de l'est pas.

La première difficulté que cela soulève, est que la notion de contenu pertinente s'applique aussi bien à des expressions linguistiques/symboliques, qu'à certains états mentaux, de sorte que la thèse plus spécifique de la normativité du contenu bifurque immédiatement en deux thèses qui, jusqu'à preuve du contraire, doivent être considérées comme indépendantes, à savoir une qui concerne le contenu linguistique/symbolique, et l'autre qui concerne le contenu mental:

(NoCL) le contenu linguistique doit être expliqué en termes partiellement normatifs

(NoCM) le contenu mental doit être expliqué en termes partiellement normatifs.

L'impression que ces thèses ne sont pas indépendantes, et que la normativité du contenu mental entraînerait celle du contenu linguistique, repose sur l'idée (juste) que tout contenu linguistique peut être l'objet d'une attitude mentale, jumelée à une conception erronée de ce qu'on doit attendre d'une explication de la notion de contenu intentionnel. Car expliquer la notion de contenu, c'est expliquer ce que c'est pour un état mental ou une expression linguistique que d'*avoir* un contenu, et non pas expliquer la nature de ces entités d'un genre inédit que nous appellerions des contenus. Autrement dit, il ne s'agit pas d'expliquer en quoi consistent les contenus, pour ensuite dire ce que c'est que de les *avoir* (ou de les *saisir*); car les contenus sont essentiellement le genre de choses que les expressions linguistiques et les états mentaux possèdent. Or du fait qu'on puisse expliquer, en termes normatifs, ce que c'est pour un état mental que d'avoir un contenu, il ne s'ensuit pas qu'on peut aussi expliquer en termes

normatifs ce que c'est pour une expression linguistique que d'avoir un contenu (ni même ce que c'est pour une expression linguistique que d'avoir le même contenu). Et il n'y a aucune implication dans l'autre sens non plus.

Dans la mesure où il est largement admis que le langage dépend de (ou présuppose) la pensée, deux stratégies principales se présentent à celui qui voudrait soutenir simultanément les deux thèses (la normativité du contenu linguistique et la normativité du contenu mental), selon qu'il admet ou non qu'inversement, la pensée dépend du (ou présuppose le) langage. S'il ne l'admet pas, alors il pourra envisager de commencer par produire une explication (normative) de ce que c'est pour un état mental que d'avoir un contenu, pour ensuite proposer une explication (qui n'aurait pas, dans ce cas, à être elle-même formulée en termes normatifs) du contenu linguistique qui présuppose la notion préalable de contenu mental. S'il l'admet, alors il devra expliquer simultanément ce que c'est pour un état mental ou une expression linguistique que d'avoir un contenu.

Si une influente minorité de philosophes (incluant Sellars, Dummett, Davidson, Brandom, et vraisemblablement Wittgenstein) est disposée à admettre l'interdépendance du langage et de la pensée et favorise ainsi la seconde stratégie, il faut bien reconnaître qu'une confortable majorité d'entre eux s'accorde avec le sens commun pour supposer que la pensée ne dépend pas du langage, et préférer la première stratégie. Cette attitude s'appuie principalement sur la conviction qu'au moins certains animaux et les jeunes enfants sont le siège d'états intentionnels, bien qu'ils ne maîtrisent aucun langage comparable au nôtre. J'ai deux remarques à faire concernant cette controverse. La première, c'est que quelle que soit la stratégie préconisée, le résultat net devra inclure une explication normative de la notion de contenu mental. La seconde, c'est que la controverse se dissipe d'elle-même, en bonne partie, dès lors qu'on accepte la

possibilité que tous les contenus intentionnels (linguistiques ou mentaux) ne soient pas pour autant conceptuels<sup>3</sup>.

Étant donnée une distinction de ce genre entre le contenu conceptuel et le contenu non conceptuel, il apparaît que chacune des deux thèses concernant la normativité du contenu mental et du contenu linguistique peut être lue soit comme une thèse concernant le contenu (mental ou linguistique) conceptuel soit comme une thèse concernant le contenu non conceptuel. Dans ces circonstances, on peut parfaitement soutenir que la pensée *conceptuelle* dépend du langage *articulé* (ou même, que la pensée non conceptuelle dépend du langage *inarticulé*<sup>4</sup>, bien que cette question n'ait guère été discutée) sans avoir à nier que les animaux et les jeunes enfants soient capables d'être dans des états intentionnels ou même de communiquer symboliquement (en autant que leur système symbolique, s'ils en ont un, ne soit pas conceptuellement articulé). Certes, il s'en trouvera encore pour prétendre que certaines bêtes sont capables de pensée conceptuelle, mais c'est en vain qu'ils invoqueront alors le secours du sens commun, qui pour autant que je sache ne contient aucune thèse substantielle concernant la nature des concepts (et certainement aucune qui encourage la conclusion que les bêtes sont capables de pensée conceptuelle).

---

<sup>3</sup>Il est bon de souligner ici que la notion de contenu non conceptuel est loin d'être *ad hoc*, et n'est pas motivée uniquement par le désir de sauver quelque chose de l'idée que la pensée dépend du langage. Parmi les états mentaux susceptibles d'avoir un contenu non conceptuel figurent non seulement les états de perception, mais vraisemblablement aussi certains états conatifs, et peut-être tous les états représentationnels qu'on qualifie habituellement de "sous-doxastiques" ou "sous-personnels". Pour en savoir plus sur les contenus non-conceptuels, on peut consulter, entre autres, Bermudez ((1998), chap. 3-4).

<sup>4</sup>J'entends par là, un système symbolique dont les expressions auraient un contenu non conceptuel, à supposer naturellement qu'il y ait de tels systèmes.

Nous sommes donc devant quatre thèses et deux stratégies. Les quatre thèses sont:

(NoCLC) le contenu linguistique conceptuel doit être expliqué en termes partiellement normatifs

(NoCMC) le contenu mental conceptuel doit être expliqué en termes partiellement normatifs

(NoCLNC) le contenu linguistique non conceptuel doit être expliqué en termes partiellement normatifs

(NoCMNC) le contenu mental non conceptuel doit être expliqué en termes partiellement normatifs.

La première stratégie (qu'on pourrait qualifier de "fondationnaliste") repose sur l'idée que:

(1a) le contenu linguistique conceptuel (ou (1b) non conceptuel) dépend du contenu mental conceptuel (ou (1b) non conceptuel), mais le contenu mental conceptuel (ou (1b) non conceptuel) ne dépend pas du contenu linguistique conceptuel (ou (1b) non conceptuel), tandis que la seconde (qu'on pourrait qualifier de "cohérentiste") repose sur l'idée que

(2a) le contenu linguistique conceptuel (ou (2b) non conceptuel) et le contenu mental conceptuel (ou (2b) non conceptuel) sont interdépendants<sup>5</sup>.

Dans le cas du contenu conceptuel ((1a)-(2a)), la stratégie cohérentiste exige que les animaux non linguistiques et les jeunes enfants soient incapables de pensée conceptuelle, tandis que la stratégie

---

<sup>5</sup>Mon usage des termes "cohérentiste" et "fondationnaliste" est naturellement inspiré de l'opposition traditionnelle entre les théories cohérentistes et les théories fondationnalistes de la connaissance. Si le lecteur n'est pas à l'aise avec cette terminologie, il peut se représenter la stratégie cohérentiste comme étant "holiste", et la stratégie fondationnaliste comme étant "réductionniste".

fondationnaliste n'implique ni qu'ils en sont capables ni qu'ils en sont incapables. Autrement dit, une réponse positive à la question de savoir si les animaux non linguistiques et/ou les jeunes enfants sont capables d'avoir des pensées conceptuelles serait suffisante pour exclure la stratégie cohérentiste, tandis qu'une réponse négative n'exclurait pas encore la stratégie fondationnaliste. Ce fait s'ajoute apparemment à l'intuition que nous ne sommes pas tellement éloignés des bêtes, pour conférer un certain avantage à la stratégie fondationnaliste. Mais il se pourrait que cette intuition repose sur une conception excessivement faible de ce qu'exige la pensée conceptuelle authentique, une conception qui ne prend pas la pleine mesure de l'idée que tout contenu intentionnel n'est peut-être pas conceptuel.

Le fait que des auteurs influents comme Sellars, Dummett et Davidson (et plus récemment, Brandom) aient explicitement défendu la stratégie cohérentiste la rend sans doute digne d'être prise au sérieux, mais on ne peut nier que ce choix ne sera pleinement justifié que lorsqu'on aura montré de manière convaincante que les animaux non linguistiques sont (littéralement) incapables de pensée conceptuelle. Le problème est que cette controverse ne concerne pas la simple question de savoir comment rendre compte d'une notion préalable de contenu conceptuel, mais celle de la nature même de la pensée conceptuelle (le concept du conceptuel). Il reste que le sort de la thèse de la normativité du contenu conceptuel ne dépend pas de la résolution de cette controverse, qui porte simplement sur la meilleure manière de la défendre. La principale raison de préférer la stratégie cohérentiste à la stratégie fondationnaliste repose sur la conviction que si le contenu conceptuel est essentiellement normatif, alors les normes qui le constituent ne peuvent être que des normes de rationalité, jointe à l'idée que de telles normes doivent être le fruit d'un certain type d'interaction entre plusieurs individus (c'est-à-dire, l'idée que ces normes sont essentiellement sociales et publiques).

Dans le cas du contenu non conceptuel ((1b)-(2b)), la stratégie cohérentiste exige, de manière symétrique, que les organismes qui ne disposent d'aucune forme de communication symbolique soient incapables de pensée non conceptuelle (c'est-à-dire, n'aient aucune forme de vie mentale intentionnelle), tandis que la stratégie fondationnaliste n'implique ni qu'ils en sont capables ni qu'ils en sont incapables. Comme dans le cas précédent, une réponse positive à la question de savoir s'il y a des organismes qui ont des pensées non conceptuelles sans être capables de communiquer d'aucune manière, serait suffisante pour exclure la stratégie cohérentiste, tandis qu'une réponse négative n'exclurait pas la stratégie fondationnaliste. Mais il n'y a guère ici d'intuition qui permettrait de privilégier l'une ou l'autre stratégie.

Quoi qu'il en soit, je n'ai aucune intention de poursuivre ici cette question. Car dans la mesure où on n'a commencé que récemment à s'intéresser à la question de savoir s'il y a une telle chose que des contenus non conceptuels, on ne risque pas trop de se tromper en supposant que la plupart de ceux qui ont voulu soutenir la normativité du contenu visaient avant tout le contenu conceptuel, bien qu'ils n'aient pas toujours été explicites à ce sujet, et que certains d'entre eux (en particulier Davidson) aient eu tendance à traiter la notion de contenu non conceptuel comme une absurdité. On pourrait certainement se demander si la thèse de la normativité du contenu *non conceptuel* est bien plausible, ou même si qui que ce soit a jamais envisagé de la soutenir, mais cela ne la rend ni inintelligible ni farfelue<sup>6</sup>. On m'accordera du

---

<sup>6</sup>Cette hypothèse ne doit pas être exclue d'office pour au moins deux raisons. La première est qu'il y a au moins un auteur réputé (à savoir, Peacocke 1992) qui soutient que le contenu non conceptuel dépend du contenu conceptuel; et s'il devait avoir raison sur ce point, on ne voit pas comment on pourrait éluder la question de savoir si la normativité du contenu conceptuel se transmet au contenu non conceptuel. La deuxième, est que le contenu non conceptuel est supposé être une variété de contenu intentionnel, et que tout

moins que s'il y a du contenu non conceptuel, et s'il est normatif, il est peu probable, à première vue, que sa normativité fasse intervenir le même genre de normes que celle du contenu conceptuel (ou qu'elle les fasse intervenir de la même manière).

Dans l'immédiat, la principale question soulevée par l'introduction des contenus non conceptuels est celle de savoir si une explication du contenu conceptuel (mental ou linguistique) peut dépendre (comme il est naturel de le croire) d'une explication préalable du contenu non conceptuel (mental ou symbolique), ou si c'est au contraire l'explication du contenu non conceptuel qui dépend de celle du contenu conceptuel (comme Davidson et Brandom semblent engagés à le soutenir, dans la mesure où ils acceptent cette distinction); à moins qu'il ne faille admettre une forme d'interdépendance. La pertinence de cette question vient de ce qu'y répondre dans un sens ou dans l'autre devrait avoir une incidence sur le contenu précis et la plausibilité de la thèse de la normativité, sans cependant permettre de l'établir ou de la réfuter. Car s'il s'avérait, par exemple, que le contenu conceptuel dépend du contenu non conceptuel, alors il se pourrait qu'on ne puisse soutenir que le contenu conceptuel est normatif sans soutenir aussi que le contenu non conceptuel est normatif. Inversement, si le contenu non conceptuel dépendait du contenu conceptuel, la normativité de ce dernier pourrait garantir celle du premier.

Je suis loin d'être en mesure d'explorer ici à fond toutes les questions que je viens d'évoquer. Je me contenterai, dans les quelques pages qui suivent, d'illustrer comment certaines d'entre elles se posent dans le contexte de la doctrine élaborée par Brandom (1994) dans *Making It Explicit*.

---

état qui possède un contenu intentionnel doit posséder des conditions de correction ou des conditions de vérité. Or il semble bien que ce soit précisément là la source de l'idée que le contenu intentionnel est essentiellement normatif.

## 2. L'INTENTIONNALITÉ ORIGINELLE EN PRATIQUE ET EN THÉORIE

Il est bien connu que pour Davidson, un individu ne peut avoir de pensées conceptuelles qu'à condition de posséder le concept de croyance, ce qui, à toutes fins utiles, revient à dire qu'il doit posséder le concept de concept (c'est-à-dire, maîtriser la distinction entre une application correcte et une application incorrecte d'un concept). Puisque dans la conception de Davidson, on ne peut posséder ce concept que si on est un interprète du discours d'autrui, il s'ensuit que seule une communauté dont les membres s'interprètent mutuellement (c'est-à-dire s'attribuent mutuellement des pensées) peut compter comme une communauté de penseurs conceptuels (et qu'il ne peut y avoir de penseur conceptuel solitaire).

On peut comprendre l'ouvrage de Brandom (1994) comme visant à défendre en détail la thèse davidsonienne selon laquelle la pensée conceptuelle ne peut émerger que sur l'arrière-plan d'une pratique d'interprétation mutuelle, tout en la dissociant de l'idée qu'on ne peut avoir de pensées conceptuelles (c'est-à-dire, être un interprète) que si on possède le concept de concept (et donc la capacité de penser conceptuellement *que* quelqu'un pense quelque chose). C'est apparemment cette dissociation qui conduit Brandom à la suggestion, aussi attrayante qu'originale, selon laquelle il y aurait, entre les êtres qui sont capables de pensée conceptuelle, une distinction à faire entre ceux qui sont "simplement" rationnels, et ceux qui sont "pleinement" logiques (et qui sont à ce titre capables de pensées conceptuelles d'ordre supérieur).

L'intuition fondamentale qui sous-tend l'attitude commune de Brandom et Davidson en matière de contenu et de signification, est qu'une expression ne peut signifier quoi que ce soit (ou un état mental avoir quelque contenu que ce soit) que dans la mesure où elle (il) est considérée avoir cette signification (ou ce contenu). Dans la terminologie de Brandom, ce credo interprétationniste devient l'idée selon laquelle ce à quoi un individu est engagé (et donc ce qu'il est

approprié ou inapproprié pour lui de faire ou de ne pas faire) dépend de ce à quoi il est considéré être engagé. Cette intuition est toutefois contrebalancée par l'intuition opposée selon laquelle un individu peut être objectivement engagé à quelque chose, même lorsque personne ne le considère comme engagé à cette chose (ou ne pas être engagé à une chose à laquelle tout le monde le considère comme engagé).

Le défi que Brandom prétend avoir relevé, est celui de réconcilier ces deux intuitions, c'est-à-dire, celui de développer une conception constructive des normes (et en particulier des normes conceptuelles) qui soit compatible avec l'existence d'une distinction réelle entre être correct ou approprié et être tenu pour correct ou approprié (par qui que ce soit, y compris la communauté dans son ensemble). La solution consiste, selon lui, à montrer comment des *pratiques* sociales d'un certain genre peuvent *instituer* des normes objectives et *conférer* des contenus conceptuels à la fois aux expressions linguistiques et aux états/attitudes mentaux. Je cite (dans ma traduction) un passage de la préface (p. xviii):

Un critère d'adéquation fondamental de la conception [qui sera développée ici] est que le théoricien n'assigne pas de contenu sémantique aux expressions par *stipulation*; il faut toujours montrer comment un tel contenu peut être *conféré* aux expressions par les activités de tenue de compte [scorekeeping] que le théoricien attribue aux agents linguistiques eux-mêmes. En d'autres termes, l'objectif est de spécifier des conditions de l'interprétation d'une communauté comme une communauté de teneurs de compte discursif [discursive scorekeepers], qui sont suffisantes (quoique peut-être pas nécessaires) pour garantir qu'interpréter cette communauté comme étant engagée dans *ces* pratiques implicitement normatives, *c'est* l'interpréter comme une communauté dont les membres considèrent ou traitent leurs actes de discours comme exprimant le genre de contenu sémantique en question.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup>Le texte original est le suivant:

A fundamental criterion of adequacy of the account [to be propounded here] is that the theorist not attach semantic contents to expressions by *stipulation*; it must always be shown how such contents can be *conferred* on

En d'autres termes, l'objectif est de spécifier un ensemble de conditions telles que si une communauté s'engageait dans des pratiques satisfaisant ces conditions, alors les membres de cette communauté confèreraient un contenu conceptuel à certaines de leurs performances. Il s'agit ni plus ni moins que de rendre compte du fait que certains systèmes ont la capacité de conférer un contenu à certaines de leurs performances, en vertu de la manière dont ils traitent "en pratique" ces performances, c'est-à-dire, de rendre compte d'un régime d'intentionnalité qu'on peut qualifier d'"originel".

Cela soulève naturellement les deux questions cruciales de savoir à quoi doit ressembler une pratique, pour que ceux qui s'y adonnent comptent comme des individus qui sont capables de traiter une performance comme pourvue de contenu (conceptuel), et comment le fait qu'une chose soit considérée "en pratique" comme ayant un contenu est supposé contribuer à faire en sorte que cette chose *ait* un contenu (dans un sens suffisamment robuste pour qu'on puisse alors parler d'objectivité). Mais je dois laisser ces questions de côté, puisque je suis loin de pouvoir expliquer exactement quelles réponses Brandom prétend y apporter, et encore plus loin de pouvoir dire comment on doit y répondre.

Il importe seulement de noter pour le moment que selon la conception de Brandom, une pratique discursive est essentiellement une pratique dans laquelle certaines performances ont pour effet de

---

expressions by the scorekeeping activities the theorist attributes to the linguistic practitioners themselves. That is, the aim is to present conditions on an interpretation of a community as discursive scorekeepers that are sufficient (though perhaps not necessary) to ensure that interpreting the community as engaged in *those* implicitly normative practices *is* interpreting them as taking or treating their speech acts as expressing the sorts of semantic contents in question.

Voir aussi Brandom ((1994): xiii, xxii, 7, 61, 155, 190) pour d'autres déclarations significatives.

modifier les statuts normatifs des individus impliqués dans cette pratique, c'est-à-dire, de modifier ce qu'ils sont engagés ou autorisés à faire. Selon cette perspective "déontique", faire une assertion consiste essentiellement à acquérir (tandis que croire quelque chose consiste à avoir) un statut normatif (discursif) d'un certain genre, qu'il appelle un engagement doxastique. Le fait qu'une performance donnée ait la force d'une assertion, tout comme le contenu de cette assertion, dépendent tous les deux du rôle inférentiel de cette performance, qui est lui-même déterminé par l'ensemble des autres performances (du même type) que les participants sont engagés ou autorisés à produire, en vertu du fait que cette performance a été produite. Je ne peux malheureusement pas entrer dans les détails (par ailleurs fort instructifs) de la forme spécifique de sémantique inférentielle développée par Brandom; il suffit pour mon propos de noter que celui-ci conçoit le contenu conceptuel en termes d'articulation inférentielle, et l'articulation inférentielle en termes de relations d'héritabilité (et d'exclusion) entre statuts normatifs (ou déontiques).

Selon ce point de vue, la notion de contenu conceptuel doit donc s'expliquer en termes de statuts normatifs (c'est-à-dire en termes de ce que les membres de la communauté sont engagés ou autorisés à faire, leurs engagements et leurs autorisations); et la notion de statut normatif doit à son tour s'expliquer en termes d'attitudes normatives (déontiques) pratiques, c'est-à-dire, fondamentalement, en termes d'attitudes qui consistent à assumer ou à attribuer, *en pratique*, tels ou tels statuts normatifs.

Il est clair qu'une explication normative du contenu conceptuel ne peut éviter la circularité qu'à condition que le fait qu'une performance soit correcte ou incorrecte ne dépende pas de ce qu'elle soit *jugée* (conceptuellement) correcte ou incorrecte (ou de ce que qui que ce soit ait la capacité de la juger correcte ou incorrecte). Mais puisque (selon le pragmatisme de Brandom) le caractère correct ou incorrect d'une performance doit néanmoins dépendre d'une manière

ou d'une autre de l'activité de ceux qui la produisent et la consomment, il est impératif de comprendre ce que c'est que de tenir une performance pour correcte ou incorrecte, ou ce que c'est que d'attribuer en pratique un statut normatif, de telle manière qu'il soit possible de le faire sans être dans un état ou avoir une attitude pourvus d'un contenu conceptuel (et plus généralement, de telle manière que la capacité de le faire ne présuppose aucune capacité d'avoir des pensées conceptuelles). Les attitudes déontiques pratiques de Brandom sont, de ce point de vue, assez comparables aux attitudes intentionnelles non individuatives de Davidson (celles de tenir-vrai et de préférer-vrai), en termes desquelles les données de l'interprétation radicale sont censées pouvoir être décrites<sup>8</sup>. Elles soulèvent le même genre de questions, et provoquent la même incrédulité.

Rien ne s'oppose à première vue à ce que ces attitudes pratiques de base, bien que dépourvues de contenu conceptuel, possèdent néanmoins un contenu non conceptuel, et comptent comme des attitudes intentionnelles dans le sens faible de ce que Brandom ((1994): 59-60) appelle l'intentionnalité "simple" ou "dérivée". La question se pose alors de savoir si on aurait le droit d'invoquer de telles attitudes pour rendre compte du contenu conceptuel, dans le cas où l'intentionnalité non conceptuelle serait considérée comme dérivée de l'intentionnalité conceptuelle (ainsi tenue pour "originelle"). Et la réponse dépend naturellement de la manière dont on conçoit la relation entre l'intentionnalité originelle et l'intentionnalité dérivée.

Il y a un sens dans lequel *toute* explication présuppose l'intentionnalité originelle, en vertu du fait qu'expliquer quoi que ce soit exige apparemment un moment de pensée discursive (c'est-à-dire, conceptuelle). Mais cela ne semble pas suffisant pour faire en sorte qu'il soit

---

<sup>8</sup>Il est assez plausible de supposer que ces attitudes non individuatives ne peuvent avoir qu'un contenu non conceptuel. Comme je suggère plus loin que c'est aussi le cas des attitudes déontiques pratiques de Brandom, le rapprochement entre les deux types d'attitudes semble d'autant plus indiqué.

vicieusement circulaire d'invoquer l'intentionnalité dérivée dans une explication de l'intentionnalité originelle (et puisque seuls les systèmes originellement intentionnels ont la capacité de se mettre en frais de rendre compte de l'intentionnalité originelle, *cette* circularité est de toute manière inévitable). L'important est qu'attribuer une intentionnalité dérivée, ce n'est pas encore attribuer une intentionnalité originelle. En d'autres termes, il est concevable que certains systèmes soient capables d'avoir des attitudes intentionnelles non conceptuelles sans pour autant être capables d'avoir des attitudes intentionnelles conceptuelles, et peut-être est-il aussi concevable que certains systèmes soient capables d'avoir des attitudes déontiques pratiques (comprises comme des attitudes intentionnelles non conceptuelles d'un certain genre), sans que cette capacité soit suffisante pour les rendre capables d'être dans des états pourvus de contenu conceptuel (par exemple, parce que leur usage de cette capacité ne manifesterait pas la bonne sorte de structure). Si une telle position pouvait être rendue intelligible, alors invoquer l'intentionnalité non conceptuelle pour rendre compte de l'intentionnalité conceptuelle (originelle) pourrait avoir une véritable valeur explicative, même dans l'hypothèse où il n'y aurait pas d'intentionnalité non conceptuelle s'il n'y avait pas d'intentionnalité conceptuelle (c'est-à-dire dans l'hypothèse où l'intentionnalité non conceptuelle serait dérivée).

Tout cela m'incite à vouloir clarifier davantage la distinction entre intentionnalité originelle et intentionnalité dérivée, et la relation entre attitudes déontiques pratiques et statuts déontiques (discursifs); ce que je vais maintenant tenter de faire, quoique de manière encore très schématique et inchoative.

Selon une interprétation naturelle, la position de Davidson veut qu'il soit nécessaire, pour avoir la capacité d'être dans un état intentionnel, d'avoir la capacité d'attribuer de tels états intentionnels à autrui, dans un sens qui implique la maîtrise du concept de contenu intentionnel (et non pas seulement une certaine attitude pratique).

Selon cette conception, attribuer un état intentionnel c'est être soi-même dans un état intentionnel conceptuel d'ordre supérieur, dont le contenu ne peut être spécifié qu'en discours indirect (un état qui équivaut à penser ou juger *que* untel *pense* que telle ou telle chose est le cas). On peut formuler cela en disant que:

(3) si  $S$  a la capacité de penser que  $p$ , alors  $S$  a aussi la capacité de penser que  $S'$  pense que  $p$  (pour quelque  $S'$ ).

Dans la mesure où concéder qu'il y a de l'intentionnalité dérivée revient à admettre que certains systèmes peuvent être dans des états intentionnels (c'est-à-dire, avoir des "pensées", en quelque sens générique du terme), sans avoir eux-mêmes la capacité d'attribuer de tels états intentionnels à autrui<sup>9</sup>, cette position ne laisse évidemment aucune place pour l'intentionnalité dérivée, qui doit alors, au mieux, être comprise comme purement métaphorique. Mais considérant qu'il est certainement possible de penser *que p* sans penser *que qui que ce soit pense que p*, il semble qu'il doit aussi être possible d'attribuer *la pensée que p* sans attribuer *la pensée que untel pense que p*. Et si cela est possible, il ne semble y avoir aucune raison de nier qu'il soit possible d'attribuer la pensée que  $p$  sans attribuer la capacité d'avoir la pensée que untel pense

---

<sup>9</sup>On doit ici prendre note que cela n'est apparemment le cas que dans le contexte d'une forme d'interprétationnisme (qui est ici présupposée). L'interprétationnisme (qui est plus ou moins la même chose que ce que Brandom appelle le "phénoménalisme") veut qu'une chose ne puisse avoir de contenu qu'en vertu du fait qu'elle est traitée comme telle. Cela implique que si des systèmes ont des états intentionnels sans avoir la capacité d'en attribuer, alors leur intentionnalité ne peut être que dérivée. Autrement dit, l'interprétationnisme exige que l'intentionnalité "simple" ou "non réflexive" soit dérivée, et par conséquent que l'intentionnalité originelle soit "réflexive". Dans cet article, je postule que les trois notions d'intentionnalité *réflexive*, d'intentionnalité *conceptuelle* et d'intentionnalité *originelle* sont coextensives, et par conséquent que les notions correspondantes d'intentionnalité *simple*, d'intentionnalité *non conceptuelle* et d'intentionnalité *dérivée* le sont aussi.

que  $p$ . En d'autres termes, il est difficile de croire qu'il puisse y avoir des systèmes capables d'attribuer la capacité d'attribuer des pensées (c'est-à-dire, dans le présent contexte, des systèmes capables d'attribuer des pensées d'ordre supérieur), mais incapables d'attribuer de simples pensées (c'est-à-dire, des pensées du premier ordre). Or s'il s'agit bien là de deux capacités distinctes, il n'y a pas de raison pour que de tels systèmes ne soient pas aussi capables d'attribuer des pensées à des systèmes auxquels ils n'attribuent pas la capacité d'attribuer eux-mêmes des pensées.

Ces quelques remarques ne permettent pas de conclure qu'il est faux que si  $S$  a la capacité de penser que  $p$ , alors  $S$  a aussi la capacité de penser que  $S$  pense que  $p$  (= (3)), mais montrent tout au moins que si cette proposition est vraie, alors ce n'est que de manière contingente. Elles suggèrent aussi que si certains systèmes possèdent une intentionnalité originelle (c'est-à-dire, réflexive), alors il doit être *possible* que d'autres possèdent seulement une intentionnalité dérivée (c'est-à-dire, simple). Il semble par conséquent y avoir un sens dans lequel l'intentionnalité originelle dépend de la possibilité de l'intentionnalité dérivée. Autrement dit, il n'y aurait pas de systèmes originellement intentionnels, s'ils n'avaient pas la capacité d'attribuer de l'intentionnalité dérivée (s'ils ne concevaient pas que certains systèmes puissent n'avoir qu'une intentionnalité dérivée).

L'intérêt de cette supposition n'est pas seulement qu'elle contribue quelque peu à rendre justice à l'intuition commune selon laquelle les animaux non linguistiques pourraient jouir d'une forme d'intentionnalité authentique, mais aussi qu'elle pourrait contribuer à rendre intelligible l'idée qu'il y a des normes conceptuelles objectives, ou même aider à soutenir que cette idée doit être intelligible. Puisqu'un système dérivativement intentionnel est un système qui a des états intentionnels, mais pas la capacité de penser (même non conceptuellement) que quoi que ce soit est dans un tel état (c'est-à-dire, pense quoi que ce soit), les états intentionnels d'un tel système peuvent

s'avérer être incorrects ou inappropriés sans qu'il ait la capacité de reconnaître qu'il en est ainsi. Admettre qu'il y a de l'intentionnalité dérivée revient donc à admettre qu'un état intentionnel peut être incorrect ou inapproprié, sans que le système qui est dans cet état (ou quelque système intentionnel que ce soit) reconnaisse qu'il est incorrect ou inapproprié. Mais si on conçoit cette possibilité, alors il semble qu'on doive aussi pouvoir concevoir qu'un état originellement intentionnel puisse être incorrect ou inapproprié, sans que le système qui est dans cet état (ou quelque système intentionnel que ce soit) reconnaisse (ou puisse reconnaître?) qu'il est incorrect ou inapproprié.

Il semble donc que la proposition (3), selon laquelle si  $S$  a la capacité de penser que  $p$ , alors  $S$  a aussi la capacité de penser que  $S'$  pense que  $p$ , ne peut être valide que si on en limite l'application à l'intentionnalité originelle. Dans l'hypothèse que les états originellement intentionnels sont identiques aux états intentionnels pourvus d'un contenu conceptuel (une conjecture pour laquelle, il est bon de le souligner, je n'ai fourni aucun argument), cette proposition pourrait donc être avantageusement remplacée par la suivante:

(4) si  $S$  peut penser conceptuellement que  $p$ , alors  $S$  peut attribuer la pensée que  $p$  (c'est-à-dire,  $S$  peut penser conceptuellement que  $S'$  pense (conceptuellement ou non) que  $p$ ).

Si on suppose avec Davidson qu'*attribuer la pensée que  $p$*  consiste à *avoir la pensée conceptuelle que quelqu'un a la pensée que  $p$* , on obtient comme cas particulier que:

(5) si  $S$  peut attribuer *la pensée que  $p$* , alors  $S$  peut attribuer *la pensée que quelqu'un a la pensée que  $p$*  (et peut donc attribuer *la capacité*

(6) si  $S$  peut penser *que*  $S'$  pense *que*  $p$ , alors  $S$  peut penser *que*  $S'$  pense *que*  $S''$  pense *que*  $p$ .

Ce principe, qu'on peut appeler le principe d'ascension intentionnelle, permet de préserver l'intuition de Davidson selon laquelle nul ne peut être un interprète (c'est-à-dire, dans le contexte de la doctrine de Davidson, avoir le concept de contenu, et donc des pensées d'ordre supérieur) à moins d'avoir le concept d'interprète (c'est-à-dire, le concept de pensée d'ordre supérieur), sans pour autant endosser l'idée que nul ne peut être interprétable (c'est-à-dire, avoir des pensées tout court) à moins d'être un interprète.

Comme je l'ai souligné plus haut, une différence importante entre Davidson et Brandom est que celui-ci croit nécessaire d'admettre qu'attribuer un état intentionnel (dans le cas le plus fondamental, un engagement doxastique) n'exige pas toujours d'être soi-même dans un état pourvu de contenu conceptuel, mais peut consister à adopter une certaine attitude (déontique) pratique. Brandom introduit ainsi une distinction entre deux sortes d'attributions d'intentionnalité (c'est-à-dire, dans sa terminologie, deux sortes d'attributions de statuts déontiques discursifs): celles qui sont implicites dans la pratique et consistent à adopter des attitudes déontiques pratiques, et celles qui sont explicites dans la pensée ou le discours et impliquent des états intentionnels d'ordre supérieur, sous la forme d'engagements discursifs d'ordre supérieur. Cela lui permet de distinguer entre deux sortes de systèmes originellement intentionnels: ceux qui ont seulement la capacité pratique d'attribuer des états intentionnels, et ceux qui ont à la fois cette capacité et celle de rendre de telles attributions explicites sous forme de contenus de pensée (c'est-à-dire, de juger conceptuellement *que* untel a telle ou telle pensée). Les systèmes du premier type sont capables de pensée conceptuelle, mais n'ont pas encore maîtrisé le concept d'état intentionnel pourvu de contenu conceptuel.

On a vu que le projet de Brandom, de rendre compte du contenu conceptuel (et des statuts déontiques discursifs) en termes d'attitudes déontiques pratiques, interdit de considérer celles-ci comme des attitudes qui seraient elles-mêmes pourvues de contenu conceptuel, et donc de supposer que celui qui attribue en pratique un engagement doxastique est lui-même de ce fait doxastiquement engagé à quoi que ce soit. Cela pourrait avoir pour effet d'obliger Brandom à soutenir que l'attitude qui est *exprimée* par celui qui *dit* que  $S$  pense que  $p$  (par opposition à l'attitude qui est ainsi attribuée à  $S$ ) doit être différente de celle qu'il *a* lorsqu'il attribue en pratique la pensée que  $p$  à  $S$ ; car la première attitude doit avoir un contenu conceptuel (puisque'elle est un engagement doxastique), alors que la seconde ne peut en avoir. Or il est pour le moins difficile de voir comment le fait d'exprimer explicitement une attitude pratique pourrait la transmuter en une attitude pourvue de contenu conceptuel.

Mais quoi qu'il en soit, nier que les attitudes déontiques pratiques aient un contenu conceptuel laisse deux possibilités: ou bien elles ont un contenu non conceptuel, ou bien elles ne sont pas intentionnelles du tout. J'ai noté plus haut qu'il ne serait pas vicieusement circulaire de supposer qu'elles ont un contenu non conceptuel, s'il est admis qu'un système peut avoir de telles attitudes sans pour autant être capable d'attribuer quelque état intentionnel que ce soit; et cela même si l'intentionnalité non conceptuelle est tenue pour dérivée. Pour autant que je puisse en juger, rien ne s'oppose à ce que Brandom choisisse cette option<sup>10</sup>. Mais il faut bien reconnaître qu'il ne donne aucune indication claire qu'il serait disposé à adopter

---

<sup>10</sup>Le fait qu'il soit impossible, selon lui ((1994): 49-50), de spécifier ces attitudes déontiques pratiques en termes non normatifs n'implique ni qu'elles sont intentionnelles ni qu'elles ne le sont pas. Mais si elles sont intentionnelles, étant donné qu'elles ne pourraient alors être que non conceptuelles, il faudrait en conclure que Brandom est engagé à soutenir que le contenu non conceptuel est lui-même normatif.

cette position, et donne parfois l'impression (voir par exemple, Brandom (1994): xiii) de choisir au contraire l'autre option (ce qui n'est pas sans soulever quelques interrogations, mais pourrait aussi être mis sur le compte du fait que la question du contenu non conceptuel reste chez lui assez périphérique). Cependant, quelle que soit l'option retenue, il serait possible d'accorder que ce ne sont pas toutes les attitudes déontiques pratiques qui comptent comme des attributions pratiques d'états intentionnels conceptuels, ou même d'états intentionnels en général, puisqu'il est légitime de penser que toutes les attitudes déontiques pratiques ne s'inscrivent pas nécessairement dans un réseau de pratiques qui manifeste le genre approprié de structure ou de complexité. La stratégie de Brandom semble donc capable d'éviter au moins une forme de circularité (ce qui la rend au moins digne d'être examinée de plus près).

Mais elle soulève encore beaucoup d'autres questions. L'une d'elles est celle de savoir si le principe d'ascension intentionnelle énoncé plus haut (= (5)), à propos des attributions "théoriques" d'intentionnalité, est supposé valoir aussi pour les attributions pratiques. Faut-il, en d'autres termes, admettre que

(7) si  $S$  peut attribuer en pratique *la pensée que  $p$* , alors  $S$  peut attribuer en pratique *l'attitude d'attribuer en pratique la pensée que  $p$*  (et peut donc attribuer en pratique *la capacité d'attribuer en pratique la pensée que  $p$* ),

ou dans la terminologie de Brandom, que

(8) si  $S$  peut avoir l'attitude déontique pratique qui consiste à traiter  $S'$  comme doxastiquement engagé à  $p$ , alors  $S$  peut avoir l'attitude déontique pratique qui consiste à traiter  $S'$  comme ayant l'attitude déontique pratique qui consiste à traiter  $S''$  comme doxastiquement engagé à  $p$ ?

Ce principe semble, au moins superficiellement, moins convaincant que son homologue “théorique”, ce qui ne peut être dû qu’au fait que les attributions pratiques ne sont pas de même nature que les pensées conceptuelles ou les engagements doxastiques. Un système qui vérifie le conséquent de ce principe est un système qui a la capacité d’attribuer en pratique *des attributions pratiques de pensées ou d’engagements doxastiques*. Mais puisque les attributions pratiques d’engagements doxastiques ne sont pas (et ne peuvent pas être) des engagements doxastiques, on ne voit pas pourquoi la capacité d’attribuer en pratique des engagements doxastiques devrait impliquer la capacité d’attribuer en pratique *des attributions pratiques d’engagements doxastiques*. Peut-être pourrait-on alors suggérer que les systèmes pour lesquels ce principe vaut de manière non triviale forment précisément cette classe de systèmes intentionnels qui possèdent non seulement une intentionnalité originelle, mais aussi la capacité d’attribuer (en pratique) une intentionnalité originelle (et donc celle de distinguer entre intentionnalité originelle et intentionnalité dérivée). Il serait tentant d’aller plus loin, et de conjecturer qu’aucun système ne peut instancier positivement ce principe à moins qu’il n’ait aussi la capacité d’exprimer explicitement (c’est-à-dire, de s’engager doxastiquement à) des attributions d’états intentionnels, c’est-à-dire à moins d’instancier positivement le principe d’ascension intentionnelle “théorique” (= (5)).

Il est difficile de dire si Brandom pourrait accepter ces suggestions, ou s’il ne voudrait pas plutôt soutenir qu’un système ne peut être originellement intentionnel que s’il a la capacité d’attribuer de l’intentionnalité originelle, ou en d’autres termes, que le principe d’ascension intentionnelle pratique (= (7)-(8)) est universellement valide. Pareille position impliquerait cependant qu’il ne peut y avoir de pratique discursive que si les participants impliqués ont la capacité *pratique* non seulement de s’attribuer mutuellement des statuts déontiques discursifs, mais aussi de s’attribuer mutuellement des attitudes déontiques pratiques. Le problème est que dans la conception de Brandom, il est supposé y avoir une différence fondamentale entre les attitudes déontiques

pratiques et les statuts déontiques (même non discursifs), puisque ceux-ci sont censés être “institués” par ceux-là. On ne peut donc pas éviter la difficulté en supposant que les attitudes déontiques pratiques sont en même temps des statuts déontiques (quoique non discursifs, c’est-à-dire, situés au niveau de l’intentionnalité non conceptuelle). Et de toute manière, il est difficile de voir comment les attitudes impliquées dans une telle hiérarchie d’attitudes d’ordre croissant pourraient être des attitudes purement *pratiques*, c’est-à-dire des attitudes qu’un système peut avoir sans pour autant avoir la capacité de les exprimer explicitement sous la forme de contenus d’engagements doxastiques.

Mais il est temps de proposer quelques conclusions. La première remarque qui s’impose, c’est que je n’ai strictement rien dit concernant la manière dont Brandom propose d’expliquer les normes conceptuelles objectives en termes d’attitudes déontiques pratiques, bien que ce soit naturellement la question cruciale. Tout ce que j’ai voulu suggérer, c’est que la perspective offerte dans *Making It Explicit* semble permettre d’éviter quelques-unes des conséquences les plus problématiques de la doctrine de Davidson, tout en préservant l’esprit interprétationniste et normativiste qui l’anime, et qu’elle permet donc tout au moins de faire avancer la discussion. J’ai voulu en même temps attirer l’attention sur le fait qu’on n’a peut-être pas encore suffisamment exploré la question de savoir comment le contenu conceptuel et le contenu non conceptuel doivent s’articuler, et qu’un examen de cette question devrait permettre de clarifier celle de savoir si la signification doit être tenue pour normative. Ma recommandation positive, à cet égard, est de tenir les attitudes déontiques pratiques de Brandom pour des attitudes intentionnelles non conceptuelles et de rejeter le principe d’ascension intentionnelle pratique, ou plus exactement d’en restreindre l’application aux systèmes originellement intentionnels qui sont aussi “pleinement logiques” au sens de Brandom<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup>Une version de cet article a été présentée le 6 septembre 2000 à l’Université de Brest, dans le cadre du 2<sup>ième</sup> colloque de la SOPHA. Certaines

## BIBLIOGRAPHIE

- BERMUDEZ, J.L. (1998). *The Paradox of Self-Consciousness* (Cambridge, Mass., MIT Press).
- BRANDL, J. and GOMBOCZ, W.L. (eds.) (1989). *The Mind of Donald Davidson, Grazer Philosophische Studien* vol. 36 (Amsterdam, Rodopi).
- BRANDOM, R.B. (1985). "Varieties of Understanding". In: Rescher (ed.) (1985), pp. 27-51.
- BRANDOM, R.B. (1994). *Making It Explicit* (Cambridge, Mass., Harvard University Press).
- . (1997a). "Précis of *Making It Explicit*", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 153-156.
- . (1997b). "Replies", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 189-204.
- COATES, P. and HUTTO, D. (eds.) (1996). *Current Issues in Idealism* (Bristol, Thoemmes Press).
- DAVIDSON, D. (1984). *Inquiries Into Truth and Interpretation* (Oxford, Oxford University Press).
- . (1986). "A Nice Derangement of Epitaphs". In: Lepore (ed.) (1986), pp. 433-446.
- . (1989a). "The Myth of the Subjective". In: Krausz (ed.) (1989), pp. 159-171; reprinted in Davidson (2001).
- . (1989b). "The Conditions of Thought". In: Brandl and Gombocz (eds.) (1989), pp. 193-200.

---

des questions soulevées dans cet article sont traitées de manière plus approfondie dans Laurier (2001) et Laurier (à paraître). J'aimerais, enfin, remercier un lecteur anonyme de la revue *Manuscrito* pour ses précieux commentaires.

- . (1989c). "What is Present to the Mind?". In: Brandl and Gombocz (eds.) (1989), pp. 3-18; reprinted in Davidson (2001).
- . (1990). "The Structure and Content of Truth", *Journal of Philosophy* 87, 279-328.
- . (1991). "Three Varieties of Knowledge". In: Griffiths (ed.) (1991), pp. 153-166; reprinted in Davidson (2001).
- . (1992). "The Second Person". In: French *et al.* (eds.) (1992), pp. 255-267; reprinted in Davidson (2001).
- . (1994). "The Social Aspect of Language". In: McGuinness and Oliveri (eds.) (1994), pp. 1-16.
- . (1996). "Subjective, Intersubjective, Objective". In: Coates and Hutto (eds.) (1996), pp. 155-177.
- . (2001). *Subjective, Intersubjective, Objective* (Oxford, Clarendon Press).
- FRENCH, P.A., UEHLING JR, T.E. and WETTSTEIN, H.K. (eds.) (1992). *Midwest Studies in Philosophy 17: The Wittgenstein Legacy* (Notre Dame, University of Notre Dame Press).
- GAMPEL, E. H. (1997). "The Normativity of Meaning", *Philosophical Studies* 86, 221-242.
- GIBBARD, A. (1994). "Meaning and Normativity". In: Villanueva (ed.) (1994), pp. 95-116.
- . (1996). "Thought, Norms, and Discursive Practice: Commentary on Robert Brandom, *Making It Explicit*", *Philosophy and Phenomenological Research* 56, 699-717.
- GRIFFITHS, A.P. (ed.) (1991) *A. J. Ayer: Memorial Essays* (Cambridge, Cambridge University Press).
- KRAUSZ, M. (ed.) (1989). *Relativism* (Notre Dame, Notre Dame University Press).

- KRAUT, R. (1993). "Robust Deflationism", *The Philosophical Review* 102, 247-263.
- KRIPKE, S. (1982). *Wittgenstein on Rules and Private Language* (Oxford, Blackwell).
- LAURIER, D. (2000). "Que sera sera", *Dialectica* 54.
- . (2001), "Non-Conceptually Contentful Attitudes in Interpretation", *Sorites* 13, 6-22 [www.sorites.net/].
- . (à paraître). "Quatorze observations topographiques sur les contenus et les normes", *Facta Philosophica*.
- LEPORE, E. (ed.) (1986). *Truth and Interpretation: Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson* (Oxford, Blackwell).
- McDOWELL, J. (1997). "Brandom on Representation and Inference", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 157-162.
- McGUINNESS, B. and OLIVERI, G. (eds.) (1994). *The Philosophy of Michael Dummett* (Dordrecht/Boston, Kluwer).
- PEACOCKE, C. (1992). *A Study of Concepts* (Cambridge, Mass., MIT Press).
- RESCHER, N. (ed.) (1985). *Reason and Rationality in Natural Science* (Lanham, University Press of America).
- RORTY, R. (1997). "What Do You Do When They Call You a 'Relativist'?", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 173-177.
- ROSEN, G. (1997). "Who Makes the Rules Around Here?", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 163-171.
- ROSENBERG, J.F. (1997). "Brandom's *Making It Explicit*: A First Encounter", *Philosophy and Phenomenological Research* 57, 179-187.
- VILLANUEVA, E. (ed.) (1994). *Philosophical Issues 5: Truth and Rationality* (Atascadero, Ridgeview).

